Le Musée des Belges

L’art belge raconté par ses chefs-d’œuvre

Merci à tous les artistes,
les historien(ne)s de l'art,
les auteur(e)s, les commissaires
d'expositions, les guides,
les gardien(ne)s.

Bref à tous ceux et toutes
celles qui ont accompagné
mon itinéraire d'amoureux de l'art
au fil du temps. Ils me rendent
la vie plus belle.

« Le musée est
un des lieux
qui donnent
la plus haute idée
de l'homme. »

André Malraux

« Ceci n’est pas un musée belge ! »
On croirait entendre René Magritte…
Et si je vous prouvais le contraire ?
S’il existait vraiment un art belge ?

Sommaire

11	**Avant de pousser les portes de notre Musée des Belges**
21	Hubert et Jan van Eyck
31	Rogier van der Weyden
39	Dieric Bouts
47	Hans Memling
55	Pieter Bruegel l'Ancien
63	Pierre Paul Rubens
69	Antoine van Dyck
77	François-Joseph Navez
83	Gustave Wappers
91	Constantin Meunier
99	Pierre Paulus
105	Émile Claus
115	Antoine Wiertz
123	Félicien Rops

131 Henri Evenepoel
139 Anna Boch
147 Frits van den Berghe
155 Gustave (Gust) De Smet
161 Jean Brusselmans
169 Léon Spilliaert
177 James Ensor
185 Constant Permeke
191 Rik Wouters
199 Anto Carte
207 René Magritte
215 Paul Delvaux
221 Jo Delahaut
227 Anne Bonnet
233 Pierre Alechinsky
239 Michaël Borremans

247 Avant de quitter notre Musée...

Introduction

Avant de pousser les portes de notre Musée des Belges

Histoire de planter le décor d'un ambitieux défi, je commencerai par une question sans réponse. Existe-t-il un « art belge » ? Ou faudrait-il plutôt parler d'un « art en Belgique » ? Et encore faut-il se mettre d'accord sur les contours géographiques et historiques de ce jeune royaume bientôt bicentenaire. La question paraît simple et elle ne l'est évidemment pas. Rien n'est jamais tout à fait simple en Belgique et c'est peut-être déjà une première piste.

Car de quelle Belgique parlons-nous ? De celle née en 1830 ? Ce serait oublier un peu vite que les artistes qui peuplent nos musées n'ont pas attendu la création du Royaume pour prendre leurs pinceaux, préparer leurs couleurs ou installer leur chevalet. Nos frontières ont bougé, les pouvoirs se sont succédé, les langues et les cultures se sont rencontrées, parfois affrontées et souvent mêlées. Pendant ce temps, les artistes ont continué à travailler. Et ils ont construit, siècle après siècle, un formidable patrimoine dont nous sommes aujourd'hui les héritiers.

L'auteur de ces lignes est historien de l'art, journaliste et conférencier. Il est surtout un grand amoureux de l'art. Il y a peut-être une part de naïveté dans cette idée, mais il est convaincu que l'art possède le pouvoir immense de révéler ce que nous avons de meilleur en nous. Rassurez-vous, je ne vais pas parler de moi à la troisième personne dans ce livre qui comporte, je vous préviens d'emblée, une grande part de subjectivité. Quand je parle de mon amour de l'art, je m'aperçois qu'il m'a toujours accompagné au fil de ma vie. Dans des périodes difficiles, il m'a réconcilié avec l'humain dans lequel je cherchais parfois l'indispensable trace d'humanité. Quant aux moments de joie et de découverte que j'ai traversés, il les a souvent sublimés.

J'ai toujours aimé les voyages et j'ai ancré ma vie dans trois pays : la Belgique, la France et l'Italie. À travers mes émissions, mes livres et en créant le Club de l'Histoire – Art & Histoire –, je me suis fixé pour but de partager cette passion et de découvrir les plus belles cités d'art et d'histoire à travers le monde.

Permettez-moi de vous donner un exemple. Je nourris une passion particulière pour le Japon, sa culture et la place qu'il réserve à l'art et à la beauté dans son quotidien. Même si le beau est une notion relative, celui-ci peut surgir à n'importe quel moment d'une journée. Une dégustation de thé, la contemplation d'un jardin, un étonnant emballage de *bento* ou un élégant *ukiyo-e* : il y a mille manières de vivre l'art au quotidien. Mais je pourrais aussi vous parler d'une statue du Bernin sur la Piazza Navona ou des gargouilles de Notre-Dame de Paris. Vous l'aurez compris, j'aime beaucoup voyager, mais chaque fois que je reviens en Belgique, je suis heureux de retrouver toutes ces œuvres qui racontent, mieux

qu'un long discours théorique, notre histoire et la profondeur de nos racines, souvent multiples. Alors je ne m'en prive pas : la contemplation de l'architecture de la Grand-Place de Bruxelles, l'étrangeté provoquée par un tableau de Léon Spilliaert, la vigueur d'une sculpture de Thomas Vinçotte, la lumière d'un Evenepoel… tout éveille en moi un formidable appétit d'art.

Et plus je voyage, plus je mesure aussi à quel point notre petit territoire a produit des artistes qui n'ont jamais eu peur du vaste monde. Certains sont partis se former à Paris ou à Rome, d'autres ont découvert l'Italie, l'Afrique du Nord, les Pays-Bas ou l'Extrême-Orient. Ils ont regardé Rubens, Cézanne, Van Gogh, les maîtres anciens, les avant-gardes ou les arts venus d'autres continents. Ils ont emprunté, digéré, transformé. Mais ils sont souvent revenus avec quelque chose qui leur appartenait. C'est l'un des paradoxes que nous rencontrerons régulièrement au fil de ces pages : un profond attachement au terroir peut parfaitement cohabiter avec une immense curiosité pour ce qui vient d'ailleurs.

Il y a quelque chose du registre de l'amour dans ces rencontres, ces partages et ces retrouvailles. Et comme dans toute histoire d'amour, il m'arrive aussi de traverser des moments de doute. Cet art belge que j'ai longuement étudié à l'université et que j'ai côtoyé tout au long de mon itinéraire de passionné d'art et de modeste collectionneur, quel est-il vraiment ? Et comment le découvrir ? J'ai relevé le défi de le dévoiler en partant sur ses traces et en parcourant le pays, du Nord au Sud et d'Est à l'Ouest. Dans les musées – grands ou petits –, dans les palais, les églises, mais avec toujours la même ambition : composer un authentique Musée des Belges, au fil des œuvres, des artistes, des siècles et des courants.

Ne vous attendez pourtant pas à visiter un musée parfaitement ordonné où chaque école artistique disposerait de sa salle et chaque peintre de la place que lui ont assignée les historiens. Notre Musée sera beaucoup plus vivant que cela. J'ai choisi d'y ménager cinq salles, non pour enfermer les œuvres dans des catégories, mais pour faire apparaître entre elles des échos, des contrastes et parfois quelques surprises. Nous passerons de l'une à l'autre comme on le fait dans un véritable musée : en changeant de regard autant que de décor. De salle en salle, nous changerons d'époque, d'atmosphère et parfois même d'humeur. Nous croiserons des saints et des paysans, des bourgeois et des ouvriers, des femmes élégantes et des femmes nues, des squelettes, des masques, des prêtres, des amoureux, des pêcheurs et même un cochon tenu en laisse. Vous voyez, la visite s'annonce plutôt variée.

Nous rencontrerons aussi des personnalités qui ne se ressemblent guère. Wiertz nous entraînera dans ses obsessions et sa démesure tandis que Rops se chargera de bousculer quelques convenances. Anna Boch nous rappellera combien les femmes ont dû batailler pour conquérir leur place dans un monde artistique longtemps dominé par les hommes. Avec Frits van den Berghe et Gust de Smet, nous retrouverons les dimanches et les bonheurs simples d'une Flandre qui paraît parfois immuable. Spilliaert nous entraînera dans ses nuits et ses angoisses, Ensor dans un univers qui finira par se peupler de masques, tandis que Rik Wouters nous rappellera qu'une vie difficile peut malgré tout engendrer une peinture éclatante de bonheur.

Plus loin, Magritte fera vaciller nos certitudes sans même avoir besoin de déformer la réalité et Delvaux ouvrira les portes de son monde peuplé de femmes, de gares et de

temples antiques. Nous verrons aussi la figuration s'effacer lorsque Jo Delahaut et Anne Bonnet nous entraîneront sur les chemins de l'abstraction. Alechinsky fera danser la ligne entre le dessin et l'écriture avant que Michaël Borremans, au terme de notre parcours, nous rappelle que la grande tradition de la peinture belge n'appartient pas seulement au passé. Ce musée traverse les siècles parce que la création, heureusement, ne s'est jamais arrêtée.

Mais attention, ce livre n'est pas davantage un catalogue raisonné de l'art belge. Je ne cherche pas à faire entrer de force trente œuvres dans une démonstration préparée à l'avance. C'est même le chemin inverse que je vous propose. Partons des tableaux, regardons-les et écoutons ce qu'ils ont à nous dire. Ensuite seulement, nous verrons si des correspondances apparaissent. Peut-être découvrirons-nous un goût du quotidien, une manière particulière de mêler le sacré et le profane, une extraordinaire maîtrise technique accompagnée d'une certaine modestie, un plaisir de raconter des histoires et surtout cette étrange aptitude à faire cohabiter des éléments qui semblent contradictoires.

Car la Belgique aime les contrastes. Cela ne vous aura sans doute pas échappé. Le sérieux y fréquente volontiers l'absurde, le sublime n'est jamais très éloigné du trivial et une apparente sagesse peut cacher une formidable envie de bousculer les règles. Il suffit parfois d'un détail pour que le réel bascule. Bien avant que le mot « surréalisme » n'existe, certains de nos artistes semblaient déjà prendre un malin plaisir à tordre la réalité, à la charger de symboles ou à introduire dans une scène familière l'élément qui vient tout déranger. De Bruegel à Magritte et jusqu'à Borremans, il serait tentant de tirer une ligne. Je me garderai bien d'en faire une

théorie définitive, mais nous aurons souvent l'occasion d'y revenir.

Ce voyage comportera des moments d'enthousiasme, de joie, mais aussi d'émotion. Peut-être également quelques accès de découragement. J'assume bien sûr la part de subjectivité et de sensibilité sans laquelle l'historien de l'art manquerait de sincérité. Par-delà les grands noms et les cotes des salles de vente, il existe une sensibilité qui ne doit jamais être sous-estimée et encore moins oubliée. Nous sommes des êtres soumis à des émotions et l'art est un formidable fournisseur d'émotions. Mon itinéraire, qui associe des artistes de renom, comportera aussi son lot de surprises et des choix qui pourront parfois vous étonner. Je préfère vous prévenir dès l'antichambre de notre Musée.

Et puis, j'aimerais que vous regardiez avec moi. Je ne souhaite pas vous expliquer doctement ce qu'il « faut » voir dans une œuvre, mais plutôt vous raconter ce que j'y vois, ce que j'y ressens et ce que je sais de l'artiste qui l'a créée. Vous aurez parfaitement le droit de ne pas être d'accord. J'espère même que cela arrivera. L'art devient passionnant lorsqu'il suscite la conversation. Un tableau qui nous pousse à discuter, à défendre un point de vue ou simplement à revenir le contempler a déjà remporté une belle victoire.

Vous pardonnerez donc mes omissions qui n'en sont pas. Il s'agit de choix, avec la part d'arbitraire inhérente au choix, qui ponctuent un superbe itinéraire artistique et amoureux à travers la Belgique. Libre à vous d'ajouter des œuvres à celles que j'ai rassemblées. Les salles de notre grand Musée des Belges sont vastes et hospitalières. Elles ne demandent qu'à accueillir d'autres chefs-d'œuvre. Certains lecteurs regretteront probablement un artiste, en auraient remplacé un autre

ou auraient choisi une œuvre différente. Ils auront peut-être raison. Mais ce sera alors à eux de poursuivre l'accrochage.

En 2030, la Belgique célébrera ses 200 ans. Comme il fallait fixer un nombre d'œuvres dans notre Musée, j'en ai choisi trente, en souvenir de 1830. Trente œuvres pour parcourir une longue et passionnante histoire. Trente étapes qui ne prétendent pas résumer plusieurs siècles de création, mais qui permettent de poser un regard, de suivre quelques pistes et peut-être de faire apparaître, tableau après tableau, quelque chose qui ressemble à une identité.

Au terme du voyage, nous reviendrons à la question posée en entrant. Existe-t-il vraiment un art belge ? Je possède déjà ma réponse, mais je me garderai bien de vous la donner maintenant. Ce serait gâcher une partie du plaisir. Nous sommes encore devant la porte.

Bon voyage et surtout, ouvrons les yeux.

Que l'art belge nous ouvre de merveilleux horizons !



01. Quand le sacré descend sur terre

Observez les œuvres de **van Eyck**, **van der Weyden**, **Bouts** ou **Memling** : la foi s'y raconte avec un sens du réel qui donne aux étoffes, aux visages et aux objets une présence presque palpable. Puis, insensiblement, l'homme gagne du terrain. Icare tombe, mais chez **Bruegel**, le paysan ne s'en soucie pas et continue son travail. **Rubens** observe le modèle vivant et **van Dyck** affirme l'individu dans la complexité de son caractère.

Serait-ce déjà une piste pour comprendre l'art de nos régions ? Du divin à l'humain, le regard se déplace sans perdre son goût du détail.



Polyptyque, huile sur panneaux de chêne
Environ 3,75 x 5,20 m ouvert
Cathédrale Saint-Bavon, Gand

Le chef-d'œuvre aux mille mystères

Achevé en 1432

L'Agneau mystique
Hubert et Jan van Eyck

À Gand, un agneau continue de défier le temps. Chef-d'œuvre absolu des frères van Eyck, *L'Agneau mystique* fascine autant par la perfection de sa peinture que par les mystères qui l'entourent. Attribution partagée entre deux frères, détails d'un réalisme vertigineux, vols, guerres et disparition des Juges intègres : depuis près de six siècles, le retable n'a cessé de voyager, d'être convoité et de nourrir les énigmes. Et moi, il me fascine toujours autant.

Mon voyage commence donc à Gand, à la confluence de la Lys et de l'Escaut. Et à propos d'itinéraire amoureux, j'ai la chance d'arpenter les rues d'une de mes villes préférées. Quand on aime l'histoire, Gand se déguste comme un grand livre d'images. La capitale de l'ancien comté de Flandre a connu une renommée internationale au Moyen-Âge et à la Renaissance. Nul besoin de dresser l'inventaire de toutes les merveilles historiques et artistiques de la ville, les guides touristiques s'en chargent mieux que moi. Et quelle ville peut s'enorgueillir d'avoir vu naître l'un des plus grands empereurs de tous les temps ? Un jeune prince à l'allure fragile qui allait devenir Charles Quint. À Gand, arpenter une rue revient à remonter le temps.

Vous vous en doutez peut-être, mes premiers pas dans cette vaste entreprise me mènent à Saint-Bavon. Et je m'aperçois que je ne sais pas grand-chose à propos de ce saint dont le nom est pourtant renommé à travers tout le pays. Mais qui était donc ce fameux Bavon ? Après quelques recherches, il s'agit d'un noble né en Hesbaye vers 622 et qui avait épousé la fille du comte Adilion. Le couple avait eu une fille répondant au doux nom d'Agletrude. On ne sait pas grand-chose de ses premières années mais après la mort de son épouse, Bavon choisit de se convertir au christianisme. Il a attentivement écouté les paroles d'Amand de Maastricht et adhéré à sa foi. Dès lors, il distribue ses biens aux nécessiteux et finit par devenir moine. Bavon décède vers 654 et l'on raconte qu'il serait apparu à Gertrude de Nivelles pour lui demander d'ensevelir son corps.

À présent que j'en sais un peu plus à propos de ce saint dont le nom est à jamais attaché à celui des frères van Eyck, me voici dans la cathédrale Saint-Bavon et plus précisément dans l'ancien baptistère qui conserve précieusement l'une

des œuvres majeures de l'art occidental. Ce polyptyque est l'un des plus célèbres de l'histoire de la peinture. Ai-je parlé de polyptyque ? Voilà un premier mot savant, hérité du grec qui demande quelques explications. Ces polyptyques sont des retables constitués de plusieurs volets qui devaient ménager de nombreuses surprises à leurs spectateurs. Ils présentent des scènes religieuses dont la lecture paraît souvent familière au premier degré. Une Annonciation à la Vierge, une Nativité, une visite des Rois Mages… Des scènes fréquentes dans l'iconographie chrétienne mais auxquelles se mêlent des détails parfois inattendus et qui font toute la différence. Oserai-je dire, tout le sel de l'inattendu ? Les peintres de nos régions semblent moins prisonniers des strictes représentations des épisodes religieux. Ils se plaisent à y introduire des moments du quotidien, observés chez leurs contemporains.

À quoi ressemble un intérieur du XV^e siècle ? Quelle était l'apparence d'une ville de l'époque ? Et les vêtements ? Et la nourriture ? Des détails qui paraissent anecdotiques, mais qui nous en apprennent beaucoup à propos de la vie de nos ancêtres. À cela s'ajoute aussi la présence des donateurs sur les panneaux du retable. En solo ou en couple, ces riches commanditaires n'hésitent pas à se hisser au niveau du divin et, à travers leur générosité, ils s'offrent une solide option pour un aller direct vers le paradis. Et puis, le retable est aussi un merveilleux objet qui se plie et se déplie à volonté. Selon la façon dont il se présente, le polyptyque ménage des visions différentes. Des scènes et des personnages qui évoquent le développement futur de la narration au cinéma ou en bandes dessinées.

Mais revenons à notre fameux *Agneau mystique*. Ce polyptyque a ceci de particulier qu'il renferme plein de mystères. De sa conception à sa représentation, en passant par les nombreux vols qu'il a subis, il n'a jamais fini de nous poser des questions et de nous entraîner sur de fausses pistes.

«Personnellement, j'ai toujours aimé les zones d'ombre qui entourent les chefs-d'œuvre.»

Elles incitent à la découverte et même à une forme d'investigation, en mode détective de l'art. Elles nous inclinent aussi à davantage d'humilité face à la création. Parmi les questions essentielles surgit d'abord celle des artistes à l'origine de l'œuvre : Hubert et Jan van Eyck. Des frères qui ont œuvré de concert… mais de quelle manière ? Où s'arrête le travail de l'un et où commence celui de l'autre ? La conception et la partie inférieure des panneaux pour Hubert jusqu'à son décès, et le reste dévolu à son frère Jan ? Et à propos de ce dernier, je n'oublie pas la part d'aventure dans la vie de cet artiste voyageur qui a sillonné l'Aragon, le Portugal et peut-être même la Terre sainte.

Je m'approche de l'œuvre et, comme toujours, j'en ai le souffle coupé. Je l'avoue, je mets la barre très haut en commençant par une telle merveille, avec une part d'indépassable dans l'histoire de l'art. Que peut-on faire de plus beau ? Comment dépasser la perfection ? Il y a d'abord la représentation, sublime, de cet Agneau de Dieu, entouré de fidèles, qui donne son sang et symbolise le Christ offrant sa vie pour sauver les hommes. Van Eyck porte à des sommets la technique de la peinture à l'huile et celle du glacis, d'une infinie



Restauré dans toute son étrangeté, le visage de l'Agneau frappe par ses yeux presque humains, placés de face — contrairement au mouton, dont le regard se porte naturellement sur les côtés. Il ne se contente pas d'être regardé : il fixe le spectateur. À travers lui, c'est le Christ qui semble nous regarder.

précision. De fines couches picturales renvoient une lumière claire et donnent aux couleurs une profondeur inédite. Et que dire du saisissant réalisme des textures ? Qu'il s'agisse des étoffes, des bijoux ou des végétaux, chaque détail sublime le réel. Je suis aussi en admiration devant la composition et sa précision géométrique, qui guident notre œil à travers le retable. Je pourrais vous en décrire pendant de nombreuses pages les mille et un détails. J'en retiens quelques-uns qui ont particulièrement attiré mon attention.